

Lee Seung-U

La Vie rêvée des plantes

2006

Le 14 septembre 2006

Roméo et Juliette en kimono

LEE SEUNG-U

L'amour, paradis ou enfer ?
Le romancier coréen
s'inspire du mythe d'Orphée
pour s'échapper
de la noirceur du monde.

LA MYTHOLOGIE antique inspire les romanciers asiatiques. Après le Japonais Haruki Murakami et l'Anglais d'origine japonaise Kazuo Ishiguro l'hiver dernier, Lee Seung-U livre sa propre version du mythe orphique de l'amour éternel. Il rappelle à sa manière, délicatement cruelle, que l'amour ne triomphe jamais qu'en songe du massacre du temps. Dans cette variation sulfureuse et envoûtante, les références, les siècles et les générations se mêlent dans une troublante fusion. C'est *Roméo et Juliette* rejoué en kimono.

En toile de fond, la lutte entre deux frères n'est pas moins désespérée que les histoires d'amour de leurs parents. Le premier est un photographe amputé des deux jambes, le se-

cond détective raté qui vit encore chez ses parents. Quand les amours se brisent en chaîne, faisant exploser les familles au passage, seul un pouvoir surnaturel peut laisser entrevoir quelques instants de bonheur.

Un univers onirique

C'est une poignée d'images romantiques dérobées, comme un défi, à la tragédie et au néant. Quelques fragments d'innocence et de pureté arrachés à une réalité brutale, quitte à transformer au passage Juliette en soubrette et Roméo en affairiste un peu trop sentimental. L'univers onirique de ce professeur d'université coréen entraîne le lecteur dans un lieu magique, sur les rivages sud de la péninsule : Namchon. À sa suite, on glisse à la frontière du temps.

L'Envers de la vie, publié il y a six ans, était déjà terrible, et tout aussi prenant. Cette fois, Lee Seung-U parvient à échapper à la noirceur et à l'inquiétude de son monde pour entreouvrir les portes du rêve. Entre ren-

contres énigmatiques et hommage à la beauté mystérieuse de la forêt, le romancier coréen rompt parfois avec son apparent détachement pour laisser tout à coup s'exprimer les passions, les plus folles comme les plus laides. Jalousie, trahison, haine et dégoût de soi cèdent parfois la place au sacrifice ou au bonheur le plus pur, dans une atmosphère teintée de légende et de symbolisme naturel. L'engrenage du mal laisse apparaître ses rouages et les secrets de famille volent en éclat pour laisser la place à un peu plus de plénitude et de sérénité. Un imaginaire riche et capiteux qui rend à l'amour sa dimension mythique.

AGNÈS SÉVERIN

La Vie rêvée des plantes

de Lee Seung-U
traduit du coréen par Choi Milyung
et Jean-Noël Juttet,
Zulma, 267 p., 18 €.

le nouvel **Observateur**

Hebdomadaire – 31 août 2006



Rona Burm-Hugnum

ROMAN ÉTRANGER « La Vie rêvée des plantes »

PAR LEE SEUNG-U

Zulma, trad. du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, 270 p., 19 euros.

*** Sa mère a bon cœur : elle le porte sur son dos, direction les putes. Uhyon a, il est vrai, été amputé de ses deux jambes, et son frère, Kihyon, prend bientôt la relève, déposant l'infirmes dans un motel avant d'aller lui chercher de dociles demoiselles. Glandeur parfait, Kihyon se prétend détective privé sur ses cartes de visite et ne sait rien faire de ses deux bras. C'est donc de famille. Bon roman, volontiers hystérique, où même les oiseaux s'expriment en coréen : ils ne font pas cui-cui, mais « *furourouk, furourouk* ».

Didier Jacob

L'arbre à rêves

Du polar sordide au chant d'amour, l'écrivain coréen Lee Seung-U revisite le thème très biblique d'Abel et Caïn. Un roman animiste, politique, aigre-doux.

**LA VIE RÉVÉE
DES PLANTES**
LEE SEUNG-U
Traduit du coréen
par Choi Mikyung
et Jean-Noël Juttet
Zulma
268 pages, 19 €

Arrêt sur image : une poitrine opulente envahit l'écran ou plutôt l'encadrement de la portière côté passager. La voiture conduite par Kihyon vient de sillonner une rue où des prostituées racolent. Un dialogue s'ensuit, trivial, sordide : « *Elle a repris : Qu'est-ce que ça peut bien faire, d'avoir l'air bestial ? Les hommes, c'est bien des bêtes, non ?* » Plus loin s'ébauche une intrigue policière avec Kihyon dans le rôle du détective. Il est question de filatures. Le ton : grossier, presque grotesque. D'un coup la violence éclate. Pas de coups de feu. Rien qu'un jeune handicapé sur fauteuil roulant qui entre dans une crise de violence masturbatoire. Quelques pages plus loin, road movie, dans le huis clos d'une voiture fonçant à vive allure, un homme, une femme se racontent des rêves entrecoupés de mythes grecs et asiatiques. L'écriture s'épure, devient elliptique, intimiste. « *A l'époque a-t-elle poursuivi, j'avais vingt et un ans. Elle a regardé le ciel. Mon frère regardait le sol, moi, la mer.* » Enfin, happy-end ou plutôt faux happy-end, une famille autour d'une table célèbre l'harmonie retrouvée.

Il y a une démarche initiatique dans la façon dont Lee Seung-U propulse ses personnages et son lecteur à travers une multitude de genres, d'épreuves, de styles. Dans son premier ouvrage traduit, *L'Envers de la vie* (Zulma, 2000), l'auteur sud-coréen affirmait qu'écrire un livre peut être comparé au fait de rentrer dans la vase. Kihyon, le héros de *La Vie rêvée des plantes* offre cependant l'impression contraire. Des bas-fonds, cet être vil s'extrait peu à peu pour atteindre presque la rédemption. Presque, car Lee Seung-U, né en 1959 et qualifié d'« intranquille », porte un regard lucide et acéré sur le monde. Il mêle ici thèmes occidentaux, bibliques à la cosmogonie, voire l'animisme coréen. Cela ne crée pas un réalisme magique, mais défend l'idée que les humains appartiennent au cosmos et que ce dernier les façonne. Il nous fait ainsi pénétrer dans l'intimité des arbres, des plantes, des paysages – et où les végétaux ont le pouvoir d'intervenir dans les rêves et

les destinées humaines. « *Le palmier est la métamorphose de leur désir et de leur amour. Ils se trouvaient dans un espace sacré, un espace intime soustrait à la réalité. Le temps n'avait plus de prise sur eux. Ils échappaient à la passion du réel, à ses règles, à ses exigences. C'est pourquoi j'étais si ému.* » Le récit raconte comment Kihyon, maladivement jaloux de son frère et indirectement responsable de l'amputation de ses jambes, fait tout pour effacer sa faute. Kihyon vit chez ses parents, d'expédients. Son job, détective privé. Sa mission, enquêter sur sa propre mère. De filature en filature, il surprend celle-ci au bras d'un moribond. Son père, hors du monde, passe ses journées à soigner ses plantes avec une délicatesse hors du commun. Quant au frère, sur son fauteuil roulant, entre deux crises, il s'isole dans un parc et finit par parler aux arbres. Cet enfer familial en forme de toile d'araignée peu à peu s'éclaircit, Kihyon retissant chacun des liens familiaux. Si ce roman porte une dimension onirique, il est cependant très ancré dans la réalité. La trahison de Kihyon intervient pendant la répression engendrée par la dictature des années 80. En outre y est développée une parabole de la réconciliation, le rapport entre les deux frères illustrant les relations entre les deux Corées. Au-delà de la richesse de la langue, *La Vie rêvée des plantes* surprend et séduit par ses contrastes, notamment par son caractère impudique, bestial (crises de violences sexuelles, onanisme...) et l'extrême délicatesse qui se met en place entre les êtres. Quand Lee Seung-U, provocateur, affirme qu'écrire un roman, c'est rentrer dans la vase, il veut certainement dire qu'il a besoin comme son héros amputé de se rouler dans l'ordure et la vomissure pour s'autoriser à dire le sensible, l'émotion, l'amour. « *Lorsque ses sanglots se sont calmés, il m'a avoué qu'il voulait devenir arbre. Alors je lui ai dit qu'il était déjà un arbre. Ceux qui rêvent d'être un arbre sont des êtres qui ont une âme d'arbre.* »

Dominique Aussenac

7 Juillet 2006

AVANT-CRITIQUES

24 août > ROMAN Corée

La maison de la falaise

Dans *La vie rêvée des plantes*, le Coréen Lee Seung-U explore la complexité des sentiments. Un roman à l'ambiance étrange, proche des cinéastes Hong Sang Soo et Kim Ki Duk.

La vie rêvée des plantes du Coréen Lee Seung-U commence comme un polar. Kihyon, le héros, est un détective minable qui se voit un jour confier la mission... d'espionner sa propre mère. Celle-ci mène une vie mystérieuse, vivant comme une étrangère aux côtés d'un père silencieux, qui se réfugie dans l'amour des plantes. Un seul être brillait au firmament familial, Uhnyon, le frère photographe, le fils prodigue, celui qui avait tout : l'amour de Sunmi, l'intelligence, le talent, la rigueur morale. Mais Uhnyon a tout perdu à la guerre, dont il est revenu amputé des deux jambes et désormais en proie à de mystérieuses crises.

« On eût dit une forêt sauvage écartant soudain les pans de son manteau pour laisser paraître l'immense étendue d'eau » : *La vie rêvée des plantes* n'est pas un roman érotique, même si des scènes d'une très grande crudité alternent avec des métaphores très poétiques. Les visites du frère au bordel (porté par sa propre mère sur son dos), ses masturbations qui le laissent exsangue sur le sol de sa chambre, ne sont que les contrepoints indispensables à une vision poétique de l'amour à travers la nature, ses arbres enlacés, le palmier turgescent, et surtout la maison cachée au bord de la falaise. A la violence répond une

infinie douceur, au sexe répond l'élévation des sentiments.

La maison cachée va mettre au jour les secrets de famille et servir de révélateur à des individus murés dans le silence et la culpabilité. « *Ma dette était énorme, écrasante* », dit Kihyon. Certains ont comparé Lee Seung-U aux cinéastes coréens Hong Sang Soo (*Turning Gate*) et Kim Ki Duk (*Locataires*) à cause de cette ambiance étrange et délétère.

Avec talent, l'auteur dépasse cette simple vision érotique pour creuser au plus profond des sentiments, et nous en révéler la complexité. Incapacité à se parler, jalousie fraternelle, vie sans partage : les blessures familiales sont toujours à vif. Kihyon est allé loin dans la jalousie (l'arrogance de l'aîné n'en a été que plus forte). Il lui faudra y renoncer, renoncer à l'amour de Sunmi, renoncer au passé, et s'effacer pour exister. Le repas final cuisiné par le père est le symbole de la réconciliation familiale dont Kihyon est l'instrument. Il permet à Kihyon de comprendre qui il est, et de trouver enfin sa place dans la famille et dans le monde.

CLAUDE COMBET



Lee Seung-U

La vie rêvée des plantes

ZULMA

TRADUIT DU COREEN PAR CHOI MIKYUNG ET JEAN-NOËL JUTTET

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 19 EUROS, 272 P.

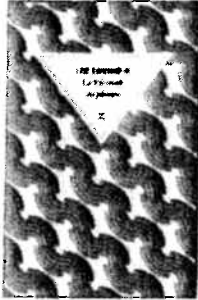
ISBN : 2-84304-972-7

SORTIE : 24 AOÛT

La vie rêvée des plantes

par **Lee Seung-U Zulma**

« Kihyon, jeune détective en herbe, est appelé par un mystérieux inconnu, qui ne se manifeste que par téléphone, pour enquêter sur sa propre mère et organiser pour son compte sa surveillance quotidienne... Une mère au comportement énigmatique qu'il faudra donc espionner, toujours murée dans un pesant silence, vivant avec un mari le plus souvent absent, qui passe la plus grande partie de



ses journées à converser avec ses plantes adorées, tous deux témoins impuissants de la souffrance de leur premier fils - le frère de Kihyon - amputé des deux jambes, régulièrement en proie à des crises d'épilepsie d'une rare violence, et dont il faut toujours prendre soin. L'enquête commence, et la vie de Kihyon bascule... Etrange expérience que la lecture de *La vie rêvée des plantes*, envoi-vrante à coup sûr. Derrière l'apparente simplicité du récit, l'écriture de Lee Seung-U combine avec une belle virtuosité le chaud et le froid, l'extrême - une mère qui amène sur son dos son fils au bordel - côtoie le sensible et le merveilleux - le miracle de la nature comme métaphore

de l'amour. La prose est simple, limpide, parfois tout en pudeur et retenue, d'autres fois vibrante et pénétrante, toujours déroutante, nous laissant le plus souvent bousculés, là où nous nous y attendions le moins. Saluons les éditions Zulma qui, en allant voir du côté de la Corée, nous offrent sans doute un des romans majeurs de cette année, en tout cas l'un des plus singuliers et des plus attachants ! (Traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, 272 p., 19 €)

Julien, Virgin Megastore Belle Epine/Thiais

PAGE

Septembre 2006



© D. R., Zulma

Lee Seung-U

Ma prétention à tenter de résumer le plus beau roman lu depuis pas mal de temps afin de vous donner envie d'en entreprendre la lecture à votre tour, apparaît bien vaine. En même temps, j'enrage à l'idée que ce texte, dont je n'attendais rien avant qu'il ne me tombe par hasard entre les mains parmi les centaines d'autres de la rentrée littéraire, ne trouve pas le large et exigeant public

dont il mérite l'attention plus que tous ceux déjà promis à de grosses ventes.

Allons-y pourtant, prêtons-nous à l'exercice sans céder à l'emploi trop facile de qualificatifs élogieux. Veillons d'abord à ne pas hurler au chef-d'œuvre de manière déplacée, pour évoquer un roman qui se lit comme une quête de silence, veillons aussi à ne pas crier nos louanges sur ce chemin vers l'apaisement et la paix intérieure que semble chercher Kihyon, jeune homme en quête de rédemption et narrateur de cette histoire, laquelle se construit tout entière autour de la culpabilité qu'il éprouve à l'égard de son frère aîné, Uhyon. Celui-ci, amputé des jambes après avoir sauté sur une mine lors d'un exercice militaire, vit dans l'ombre du jeune homme passionné qu'il fut avant son accident. Alors amateur de photographie clandestine et amoureux d'une jeune fille nommée Yun Sunmi, dont la beauté rendra fou de jalousie son petit frère, il vit à présent cloué sur un fauteuil roulant, renfermé sur lui-même dans un silence qui le confine, semble-t-il, à des années-lumière de son passé joyeux et prometteur. Invalide, il doit encore subir l'assaut régulier de pulsions charnelles, qui le surprennent à la manière de crises d'épilepsie et s'épuisent en de répugnantes éruptions séminales. *La Vie rêvée des plantes* commence ainsi par deux scènes très fortes au « Marché aux lotus », le quartier des plaisirs de Séoul, où l'on voit tour à tour mère et frère emmener le malheureux Uhyon satisfaire aussi décemment que possible les crises ultra violentes qui l'assaillent.

Mais pourquoi Kihyon se sent-il aussi coupable de l'état lamentable de son frère ? Pourquoi la belle Yun Sunmi a-t-elle abandonné Uhyon après son accident ? Et pourquoi cette référence aux plantes dans le titre ?

Oubliez le mot « chef-d'œuvre » écrit au début de cet article. Si possible, oubliez même que je vous ai parlé du texte de Lee Seung-U. Faites simplement en sorte de tomber par hasard sur ce roman dont vous ne savez encore rien. Et alors...

François Reynaud
Lib. Lucioles, Vienne

fiction

Entre douleur et sérénité, la vie rêvée du Coréen Lee Seung-U

L'écrivain coréen Lee Seung-U signe un très bon roman dans lequel la féerie et la violence se côtoient sans se faire de l'ombre.

Kihyon, détective à ses heures perdues, obligé d'espionner sa mère pour gagner sa vie, accoste une prostituée dans une rue de Séoul. Après une courte discussion, elle monte dans sa voiture. Il l'emmène dans un motel à l'écart de la ville. Pour la livrer à son frère Uhyon, amputé des deux jambes.

Ainsi commence *La vie rêvée des plantes*, le dernier roman de l'écrivain coréen Lee Seung-U. Un roman où se côtoient des scènes très dures et des moments féériques, un langage cru et des passages poétiques, la culpabilité et le dévouement, l'humiliation et des retrouvailles inespérées.



Lee Seung-U, nouvelle voix de la littérature coréenne contemporaine. PHOTO D.J.

Kihyon a toujours jaloué son grand frère. Lui qui était plus fort, plus brave, qui réussissait mieux dans la vie. Lui qui était aimé de la douce Summi. Lui qui, enrôlé de force dans l'armée, se retrouve aujourd'hui estropié.

En revenant à la maison familiale, Kihyon découvre son frère aîné, seul et handicapé. Livré à des pulsions qu'il ne peut maîtriser. En même temps, il apprend la culpabilité.

Des univers emmêlés

Après avoir surpris sa mère portant Uhyon sur son dos pour l'emmener au bordel, le cadet décide de rendre à son frère sa dignité, sa joie de vivre et de retrouver Summi. Celle-là même qui les a séparés des années plus tôt.

En parallèle de la quête de Kihyon se déroule l'histoire de la mère. Une histoire similaire à celle du fils aîné. Cyclique, comme le sont souvent celles qui nous viennent d'Asie. A vingt-et-un ans, elle rencontre un homme, puissant et aimant. La vie le lui enlève une première fois. Elle lui donne de l'aimer une seconde et dernière fois, deux décennies plus tard, sous les yeux étonnés d'un fils plus que jamais détective malgré lui.

En arrière-plan, il y a un arbre, qui a traversé le monde pour grandir à Namchon et protéger les étreintes des amants. Il y a les rêves des protagonistes, qui nous plongent dans un monde onirique proche de la réalité. Il y a la photographie aussi, qui nous livre le regard de Uhyon.

La vie rêvée des plantes est un livre qui prend aux tripes. Qui a trouvé un juste équilibre entre douleur et sérénité. Une histoire d'amour fou, d'amour filial, d'amour fraternel. Un livre intense de la première à la dernière ligne. **E**

Dans son pays, Lee Seung-U a déjà publié six recueils de nouvelles, cinq romans et trois récits de voyage. Mais c'est seulement la deuxième fois qu'il est traduit en français, après *L'envers de la vie*, paru en 2000 chez le même éditeur. On en redemande. **ADRIENNE NIZET**



roman

La vie rêvée des plantes ***

LEE SEUNG-U
traduit du coréen
par Choi Mikyung et
Jean-Noël Juttet
Zulma
300 p., 18,50 euros

TRANSFUGE

LITTÉRATURE & CINÉMA

Novembre - décembre 2006

Lee Seung-U

QUE CE SOIT À L'UNIVERSITÉ OÙ IL ENSEIGNE « L'ART D'ÉCRIRE » OU DANS SES ROMANS, LEE SEUNG-U INVITE LES CORÉENS À RETROUVER LE « BEAU ». ET EN APPRENANT À SE RE-CONNAÎTRE APRÈS DES ANNÉES DE DICTATURE, À ATTEINDRE LA PAIX INTÉRIEURE.

► **LA VIE RÉVÉE DES PLANTES**
Traduit du coréen par Choi MiKyung et
Jean-Noël Juttet
Zulma 2006 - 128 €

PROPOS RECUEILLIS
PAR SIMONE AROUS

Dix heures. Un matin de juin. Sur le trottoir en face de la galerie Han, rue Monsieur-le-Prince, un touriste numérisé à son insu le petit groupe qui attend l'ouverture de la galerie-café. Puis il traverse, un sourire joyeux sur son visage rond tel un étudiant farceur. Il vient de mettre littéralement en boîte sa traductrice, son attachée de presse et la journaliste venue l'interviewer pour *La Vie rêvée des*

plantes. Il a 47 ans et une allure de jeune homme. Né en Corée du Sud, auteur d'une dizaine de romans et essais et de nombreuses nouvelles parues en revues, professeur de littérature coréenne à l'université de Kwangju, Lee Seung-U a été découvert en France en 2000 avec *L'Envers de la vie* (Éd. Zulma).

Lee Seung-U fait partie de la nouvelle vague coréenne pour qui « *la littérature, la photographie et les chansons aussi* – en

Corée, beaucoup passe par la chanson – ont contribué à démocratiser le pays ». Ce sont des outils. Dans cette démocratie toute fraîche, à peine une dizaine d'années, ils sont de poids. Entre *L'Envers de la vie*, écrit en 1992, et *La Vie rêvée des plantes*, écrit en 2000, c'est l'évolution éclair de cette société qui se lit en filigrane, avec des constantes, conscientes ou inconscientes, des obsessions, qui sont l'univers de l'auteur. Un univers qui tient de la chambre noire du photographe, où l'image se révèle comme par magie. Celui du sens caché des choses.

L'Envers de la vie se présente comme la biographie malaisée d'un écrivain peu disert, Pak Pukil, par un journaliste qui essaie de raccorder les pans en empruntant à l'œuvre. *La Vie rêvée des plantes* pourrait être la vie ratée d'une famille, si on ne devinait derrière l'échec un sentiment profond, un secret. Une « *partie dissimulée qui se révèle toujours plus grande, plus importante qu'on ne l'avait cru* ». Entre les deux livres circulent des symboles chers à l'auteur, comme ces grands arbres dont les racines tissent des liens souterrains, au-delà des barrières, humaines, géographiques ou politiques.

Dans *L'Envers de la vie*, vous jouez sur l'ambiguïté entre roman et (auto)biographie – et vous brouillez les pistes.

Comme je le dis dans l'avertissement, à travers la vie des personnages d'une fiction, c'est la vie même de l'auteur qu'on est invité à observer. Mais *L'Envers de la vie* reste un roman, même s'il y a pas mal d'éléments



autobiographiques qui s'y mêlent.

On pense à Borges. Comme Funes qui écrit dans la quasi-obscrité, votre écrivain, Pak Pukil, écrit dans une pièce très sombre et humide, une sorte de cachot. Et comme Pierre Ménard, qui avait choisi le Quichotte, Pak Pukil entreprend *Les Nourritures terrestres*.

Je mêle la fiction et des faits – et les faits fictifs deviennent des faits réels. C'est peut-être dans ce sens qu'on pourrait voir l'influence de Borges. On peut aussi penser à un cachot, si on évoque la situation politique de la Corée jusqu'aux années 90. Moi, je voyais un personnage renfermé, replié sur lui-même, très solitaire. Il écrit dans le noir et c'est grâce à l'écriture qu'il va s'en sortir. Dans un premier temps, c'est une femme qui va l'aider, dans un deuxième, c'est la culture. Il ne s'agit pas d'une prison politique, mais plutôt d'une prison individuelle. L'écriture le libérera.

Et vous, comment avez-vous commencé à écrire ?

Dans le noir. J'écrivais pour moi. L'écriture, c'était ma raison d'être, ma raison de vivre. Je tenais un journal, où je mettais toutes les traces de ma vie, tout ce qui se passait en moi, sentiments ou auto-analyse. Tout. Puis à partir du moment où j'ai commencé à publier des romans, j'ai arrêté, sans m'en rendre compte, d'écrire un journal. En fait, devenir écrivain, être reconnu, c'est peut-être n'être plus prisonnier de soi-même.

Et pourquoi avoir choisi Gide ?

Parce que j'ai été bouleversé par la lecture des *Nourritures terrestres*. En lisant ce livre, j'ai eu une sorte d'intuition. J'allais pouvoir sortir de mon cachot. *L'Envers de la vie*, c'est ma façon de rendre hommage à André Gide. Pas à l'homme, dont je ne me sens pas forcément proche, mais à son écriture.

Entre *L'Envers de la vie* et *La Vie rêvée des plantes*, on découvre des éléments constants, qui jouent presque le même rôle. Par exemple, les grands arbres, les jambes entravées du père, ou amputées du frère, la femme-mère...

Pour les jambes, je ne m'en étais pas rendu compte. Vous me le faites découvrir. En fait, je crois que cela

signifie pour moi la difficulté de vivre. Quelque chose qui n'est pas complet, qui n'est pas parfait. La difficulté de s'adapter. Inconsciemment, je crois qu'à travers le personnage du père, je devais décrire mon propre père. Il était toujours absent.

Les femmes jouent un rôle important dans mes romans. Un rôle salvateur. Les hommes sont souvent plongés dans des conflits dont ils ne savent comment sortir, et les femmes leur apportent des solutions. Ce sont des êtres de salut. Les femmes ont un caractère presque mythique dans mon univers romanesque. Si dans *L'Envers de la vie*, l'amour est un échec à la fin, mais devient écriture, dans *La Vie rêvée*, c'est autre chose. Les grands arbres symbolisent l'amour qui transcende toutes les contraintes, une sorte d'amour qui recouvre l'humanité.

***La Vie rêvée des plantes* serait une parabole ?**

Pourquoi pas ? Ce n'était pas vraiment mon intention. Mais je voulais réunir, réconcilier des êtres qui sont aux antipodes, très différents les uns des autres et qui finissent par se trouver, par découvrir une harmonie. Une parabole sur la réunification, sur l'union. Un récit, même fictif, peut apporter beaucoup.

Par exemple, dans des situations de conflit, on a tendance à penser que c'est aux forces économiques, politiques, sociales, d'apporter des solutions. Moi, j'ai plutôt tendance à croire que pour guérir des âmes blessées, c'est la mémoire, ou alors les rêves et les fantasmes qu'une société caresse, qui peuvent le faire. Ou encore la littérature. Cela contribue beaucoup, à mon avis, à retrouver de l'espoir, à guérir les blessures.

La génération d'écrivains qui vous a précédé a été très marquée par l'existentialisme et Sartre, qui a échappé à la censure.

Effectivement, par l'existentialisme et la littérature de l'absurde, par la littérature engagée. À l'époque, c'était logique. Jusque dans les

années 90, les écrivains trouvaient important de parler de politique puisque la politique en Corée était atroce. On ne pouvait pas écrire autre chose. Ils reflétaient cette priorité. En 1995, nous avons connu l'avènement de la démocratie et cela ne s'impose plus. La société est beaucoup plus libre, et nous évoluons vers un avenir plus positif. Maintenant, les écrivains ont dans l'ensemble une plume plus légère. Ils parlent davantage de psychologie, expriment une tendance plus sensuelle, s'essaient à des formes, des écritures plus diverses.

Dans *La Vie rêvée*, le narrateur s'en prend de façon assez drôle à Abbas Kiarostami. Vous vous intéressez au cinéma ?

C'est le narrateur qui n'aime pas Kiarostami, pas moi. Quant au cinéma coréen, je suis assez étonné des réactions des cinéphiles français. Comme la littérature coréenne, le cinéma coréen s'est beaucoup diversifié. J'ai l'impression que les Français n'aiment qu'une certaine catégorie de films qui ne représente pas vraiment tout ce qui se fait actuellement en Corée.

Vous avez fait des études de théologie...

En fait, j'ai pensé qu'en devenant pasteur, je pourrais jouer un rôle dans la société. Je le raconte dans *L'Envers*

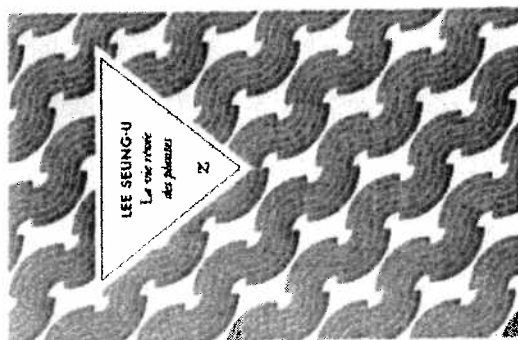
de la vie. Ce sont des expériences assez mystérieuses quand j'étais au lycée qui m'y ont poussé. Une sorte d'initiation à la religion. J'avais l'impression d'être vraiment mené, d'être aspiré par Dieu. En fait, j'avais envie d'être choisi, d'être tiré par ce Dieu. J'ai passé quatre ans dans une université théologique, puis j'ai préparé ma maîtrise. Mais entre ces études, que j'ai beaucoup aimées, et le métier de pasteur, il y a une sorte de décalage. Je n'étais pas sûr de pouvoir assumer le rôle social qu'on attendait de moi. J'ai renoncé. Et tout à coup, la passion que j'avais pour la littérature, que j'avais refoulée, s'est manifestée. Je dois avouer que la théologie reste très importante pour moi. Dans ma vision du monde qui s'exprime malgré moi dans mon écriture. *

« **DANS LE NOIR.
J'ÉCRIVAIS POUR
MOI. L'ÉCRITURE,
C'ÉTAIT MA RAISON
D'ÊTRE, MA RAISON
DE VIVRE. »**

A NOUS PARIS!

25 septembre 2006

BOUQUINS



"LA VIE RÉVÉE DES PLANTES"
Roman de Lee Seung-u, traduit du
coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël
Juttet, éd. Zulma, 272 p., 19,9€.

LUXURIANCE COREENNE



L'un des charmes de ce roman est
qu'il ne permet jamais à son lec-
teur de savoir sur quel pied dan-
ser. Roman noir, thriller psycholo-
gique, histoire d'amour, réflexion
poétique sur le sens de l'existence,
la culpabilité et le sacrifice ? *La vie*

révée des plantes est tout cela à
la fois. Dans ce roman, incontestable
petite merveille, l'auteur em-
prunte à chacun de ces genres
comme pour rendre compte de la
complexité des sentiments humains
et de leur constante évolution en
fonction des péripéties qui jalonnent
l'existence. Le fait de représen-
ter la réalité dans ce qu'elle a
d'incertaine, d'ambivalente, de per-
pétuellement mouvante et, en même
temps, avec une déconcertante

clarté, est peut-être ce qui distin-
gue le texte de Lee Seung-u d'un
roman européen ou américain.
L'auteur reprend aussi, avec un
sens aigu de l'ironie, des motifs
propres à certains genres roma-
nesques occidentaux.
Le narrateur est un détective privé
d'une rare nonchalance, qui vit chez
ses parents aux côtés d'un frère
amputé des deux jambes, à l'égard
duquel il éprouve un mélange de
culpabilité, de jalousie et d'amour

complicé. En même temps que
ses jambes, ce frère aîné a perdu
celle qu'il adorait et la faculté d'exer-
cer la mission qu'il s'était assigné
comme photographe : montrer la
réalité sociale et politique de son
pays, la Corée du Sud sous dicta-
ture. Les pistes développées tout
au long du roman finissent par for-
mer un nœud apparemment inadé-
quable, mais qui se dénoue à
la fin avec une sorte d'évidente
simplicité.

P. DE S.

Autour de mon arbre

Lee Seung-U, Le Coréen sonde les mécanismes de la culpabilité à travers la rivalité entre deux frères

L. DE MONTVERT-CHAUSSY

Là où le chemin se termine, il y a une maison, et un palmier. Les arbres sont des nymphes », dit Kihyon, et son frère compare les aliboufiers du parc de Séoul à des silhouettes de jeunes filles nues. Étrange Kihyon, qui a su haïr son frère, puis travailler à sa propre rédemption en lui consacrant ses jours, parce que Uhyon est blessé, meurtri, parce que Kihyon en conçoit une culpabilité parfaitement subreptice. Kihyon est jaloux. Kihyon aime la fiancée de son frère, Summi, il est séduit par son corps charmant, sa voix délicate, et les chansons qu'elle écrit et fredonne dans l'in-

PHOTOGRAPHY

A LIRE
« La Vie rêvée des plantes », de Lee Saung-U, traduit par Chui Milyng et Jean-Hoël Julliat, éd. Zulma, 300 pages, 18,50 €.



Lee Seung-U

timité de leur chambre. Kihyon est aussi jaloux de la force d'Uhyon, de son engagement de photographe qui déloge l'Histoire du fond de sa rétine, pour en dénoncer la réalité.

L'envers du décor. Tout vient de cette rivalité, de cet appareil dérobé, de l'arrestation d'Uhyon, expédié vers une guerre qui le murtelle. Pourtant, il faut encore longtemps avant que Kihyon grandisse. Il lui faut croiser sa mère, arrimant son fils aliné sur son dos solide pour le conduire vers une maison de plaisirs. Uhyon a tout perdu, son appareil photo, ses jambes, sa fiancée, son honneur. Parce que sa sève et ses sens s'égarèrent, et que, pour épouger ses humeurs telluriques, il ne lui reste qu'une mère. Pourtant, pour irréprochables que semblent les sentiments maternels, Kihyon leur trouve une force fusionnelle surprenante. Au bout de son chemin, il réalisera qu'une mère est aussi une femme, voire une amante, et qu'un homme, fut-il comme

le frère qui soutient la voûte céleste, peut plier ses branches pour l'amour d'une femme. Le père, qui parle aux plantes, apparaît finalement comme un rouage essentiel de l'intrigue.

Le sentiment de culpabilité, signifié Lee Seung-U, le remords, n'exclut pas que l'on veuille détourner le cours des passions. Kihyon désire que son frère reprenne son appareil photo, mais pour l'art du portrait, pas pour dénoncer les dérives politiques de Séoul. Tout s'enchevêtre ici comme les racines d'une forêt. Lee Seung-U s'appuie sur la mythologie grecque antique, les valeurs de la foi protestante, l'image traditionnelle de la famille coréenne... cela donne un ton étrangement poétique, une violence parfaitement maîtrisée et d'autant plus efficace qu'elle reste intérieure et silencieuse. Comme le kaki représentait le fruit défendu dans « L'Envers de la vie », le palmier, ici, figure les épousailles de Léo qui enlaçait un arbre pour concevoir ses fils. Dans l'amour.